

## Préfaces de traducteurs

*Recueil de préfaces de traducteurs de romans anglais, 1721-1828*  
Anthologie réunie et commentée par Annie Cointre et Annie Rivara  
Presses Universitaires de Saint-Etienne, 2006

Comme son titre le suggère, ce livre, publié dans la très riche collection « Lire le XVIII<sup>e</sup> siècle » aux Presses Universitaires de Saint-Etienne, présente une sélection de préfaces de traductions de romans anglais, écrites à une époque où, en matière de culture, l'anglomanie faisait rage. Ce n'est pas le moindre intérêt de ce volume que de mettre en perspective les réactions d'enthousiasme ou de rejet des lecteurs de l'époque face à cette déferlante de romans médiocres (les fameux « romans gothiques », avec leurs histoires de châteaux hantés et de moines maléfiques) et le débat actuel sur l'impérialisme culturel des pays anglo-saxons.

Les préfaces ont toujours été un lieu stratégique du paratexte, où auteurs et traducteurs défendent leur travail. Ces préfaces donnent un aperçu passionnant des pratiques de travail à une époque où traduction rime avant tout avec trahison. On ne compte pas les traducteurs qui se permettent de « retrancher beaucoup de l'original » et « suppléer à ce qu'ils retranchent », soit parce que les mœurs anglaises sont moins pudiques, soit parce que la conjoncture politique en France ne permet pas autant de franc-parler, soit simplement, comme le dit Pierre-Joseph Frénais, traducteur de *Tristram Shandy*, parce que « Les plaisanteries de M. Sterne ne m'ont pas [...] paru toujours fort bonnes ». Ils vont jusqu'à ajouter ou supprimer des personnages, réécrire des passages, voire ajouter des tomes entiers. L'organisation chronologique des préfaces permet d'ailleurs de constater une certaine évolution dans ce domaine ; à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, les traducteurs remanient toujours autant le texte de départ mais ils donnent davantage d'explications sur leurs choix. On peut donc constater l'ébauche d'une déontologie professionnelle.

Dans le même sens, il est fort intéressant de suivre à travers ces préfaces l'émergence d'une pratique professionnelle de la traduction littéraire. Le topos de l'œuvre composée à ses heures perdues pour chasser l'ennui est encore très présente chez les traducteurs d'origine aristocratique et surtout chez les femmes, mais il tend à perdre du terrain face à la concurrence croissante entre les traducteurs qui cherchent à fournir des textes pour un marché en pleine expansion. Nombre de traducteurs s'excusent de la piètre qualité de leur travail en expliquant qu'ils ont dû finir hâtivement la traduction car un rival s'apprêtait à leur damer le pion. Les traducteurs trouvent ainsi leur place dans la professionnalisation des lettres qui conduira au débat sur la propriété intellectuelle qui fait rage à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Madame Dubergier, traductrice du roman anonyme *Le Grand-père, ou l'incendie de Moscou* en 1823, compare même les traducteurs à « des machines à traduction, trop heureux lorsqu'ils ne méritent point de la part de leurs lecteurs le nom de machines à vapeurs ».

Annie Cointre et Annie Rivara situent le contexte historique de ces préfaces dans une introduction fort intéressante qui esquisse les grandes lignes du développement de la pensée sur la traduction à cette époque. Les deux chercheuses travaillent dans le domaine de l'histoire de la traduction et participent à l'élaboration d'une histoire de la traduction en langue française, actuellement en préparation aux éditions Verdier. Le monde universitaire reste encore relativement hermétique à la traduction en tant que pratique professionnelle, et c'est bien dommage. J'espère que ce livre encouragera mes confrères et consœurs à s'intéresser à la passionnante histoire de leur profession. Car, comme la lecture de ce volume le prouve, si certains aspects du métier ont bien changé depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle, certaines doléances des traducteurs littéraires demeurent inchangées depuis deux cents ans.

Susan Pickford